

Il est une réticence religieuse dans la nature de la mousse. Point elle ne se dresse en voûtes superbes et point elle ne proclame sa beauté. Son infinie variété de formes ne s'appréhende que dans une concentration minutieuse. De son étrange vert velouté, un vert qui paraît sourdre, comme une sombre écume, des pores de la chair vive de la terre-mère, cette excroissance primordiale recouvre, texture ombreuse, chaque roche et chaque pierre et chaque chose maçonnée, chaque racine d'arbre et chaque toit de mesure et chaque poutre ancienne, où la pluie bat et où la rosée tombe. La douceur magique de sa présence est recueillie aux marges des rêves, ceux de tout être humain dont la vie puise aux arrière-plans de ce pays-ci. Les souvenirs de la jeunesse sont nourris d'elle, et les souvenirs des personnes âgées qui ont si bien connu leurs villages la portent comme un pauvre et sombre vêtement, pour se protéger contre le froid des tombes. Et quand les pensées de ceux et celles qui sont cloués au lit se tournent, en aspiration pitoyable, vers la vie d'au-delà des murs, c'est à la mousse profonde et lourde des pluies, mêlée de champignons perdus, de feuilles d'automne et de graines transportées dans la dérive des fils de la Vierge, qu'ils soupirent et songent, avec alacrité ! (**Les Enchantements de Glastonbury.**)

Il n'y a pas un Dieu, petit, mets-toi bien ça dans le cœur. Les choses sont ce qu'elles sont parce que nous sommes nombreux, mes pareils et moi ; et aussi vite que les uns créent, les autres détruisent et c'est bien ainsi, comme le fils du Chaos le crie dans Faust ! Certains masques de la vie doivent être détruits pour faire place aux autres ; pour faire parfois place à des masques qui sont restés cachés sous eux pendant mille ans. Oui, mon cher petit, pendant que je te parle, je sens le pouvoir affluer en moi. Tu peux toujours te cramponner à l'herbe ! Ce talus et cet autre devant nous qui nous paraît si solide, tu veux que je te dise ce qu'ils sont ? Ils ne sont que brumes, mirages et vapeurs ! Tu ne le sens pas pendant que je te parle ? Tu ne sens pas que ce vaste camp retranché est prêt tout entier à frissonner, trembler, fondre, se dissoudre ? Tu ne sens pas que nous sommes, toi et moi, derrière lui, que nous le faisons tel qu'il est par le pouvoir de notre esprit ? Tu ne le sens pas qui flotte avec toute son herbe brillante sur les ténébreuses eaux sous-marines de notre terrible... Il fut interrompu par l'apparition inattendue de trois jeunes gens et d'un petit chien qui avançaient, là-haut, sur la crête du rempart qui leur faisait face [...] Ce n'était pas un fox-terrier, c'était un irish-terrier et c'était un mâle, et cela amusa Dud de voir avec quel dédain et quel agacement se conduisit son compagnon lorsque cette bête vint le renifler et s'ébattre autour de lui : « Il se conduit comme ce brave Claudius<sup>1</sup> avec les canards, pensa-t-il. Ces gens à idée fixe ne peuvent pas supporter que la réalité vienne aboyer ou lancer des coin-coin autour d'eux. » (**Camp retranché.**)

... j'aime à le penser, la sagesse consiste à tirer des fétiches et des manies et des jouissances célestes des sensations animales primitives que nous donnent les aliments, les boissons, l'air, la terre, le feu et la marche — pom ! pom ! pom ! pied gauche, pied droit, pied gauche sur la terre ! Je pense qu'effleurer du pied la matière dont la terre est faite est une sensation qui procure bien d'autres palpitations sensuelles qu'aucun plaisir sexuel ! mais bien sûr un cérébriste (*sic*) de mon genre bizarre « devait » tout naturellement avoir la révélation de sensations terrestres aériennes ignées aquatiques qui pour lui -c'est-à-dire pour ton vieux John - remplacent les fusions mystiques de l'Un ! J'appartiens à une sorte très inoffensive et très chaste de polythéiste païen et hais le grand Un de l'univers Un. Je n'ai aucune logique rationnelle à offrir aux esprits religieux des mystiques catholiques. Je n'ai que la foi pour répondre à leur foi et, en ce sens, je suis un pragmatique dogmatique littéralement au jour le

jour ! Avec la foi que les éléments sont tout ce dont j'ai besoin ! La pluralité des éléments ! (**La Religion d'un sceptique**)

La science ramène toute chose à d'invisibles forces électriques, les mathématiques à d'invisibles entités logiques ; et cependant, la « terre visible » subsiste, brune, verte et grise ; et la lumière et l'obscurité règlent le cortège des heures irréductibles. Les métaphysiciens projettent les mécanismes de l'esprit humain en *éidola* irréels. En plus des mythologies flottantes inventées par les poètes, les théologiens bâtissent des systèmes dogmatiques complexes. Ce que le prophète annonce selon une inspiration, le prêtre le perpétue comme une consécration. Et pendant ce temps, face au mystère inchangé, impénétrable, l'homme ordinaire avec son esprit simple demeure sceptique, ironique, patient et silencieux ! (**La Religion d'un sceptique.**)

Le sourire glacial du gouffre béant de l'éternelle futilité transparaît à travers toutes ses pages [Anatole France]. Tout est amusement, rien n'est important. Mangeons et buvons ; soyons courtois et tolérants ; promenons-nous du côté ensoleillé de la route ; respirons le parfum des roses sur les sépulcres des dieux morts ; cueillons les violettes sur les tombes de nos amours défuntés. Tout se vaut - rien n'a d'importance. Les plus sages sont ceux qui jouent avec les illusions sans en rester déçus et qui se laissent gagner par la pitié sans en être blessés. Les plus sages sont ceux qui opposent l'ironie de l'Humanité à la sauvagerie de la nature. Les plus sages sont ceux qui lisent de vieux livres, boivent de vieux vins, conversent avec de vieux amis, et laissent aller le reste. (**Suspended Judgments.**)

J'ai, comme tout le monde, tiré quelque profit du machinisme moderne, des inventions modernes, de la philosophie moderne. Il n'empêche que, pour moi, les deux plus fortes paroles qui aient été dites en ce monde sont la question de Pilate : « Qu'est-ce que la Vérité ? » et la déclaration nullement scientifique, super-personnelle de Jésus : « Je suis la Vérité. » À eux deux, ces mots couvrent tout. Il n'y a pas, en fait, de *vérité* scientifique. Il y a des méthodes scientifiques, des hypothèses scientifiques, des inventions scientifiques ; mais la « vérité » est une chose qui par essence - simplement parce qu'elle est vivante - déroutera toujours la science. La science peut torturer, peut tuer ceux qui détiennent la vérité, mais la vérité restera toujours saine et sauve, elle restera saine et sauve parce qu'elle n'est jamais tout à fait dénuée de conscience de soi, jamais tout à fait dénuée de libre arbitre, jamais tout à fait dénuée du divin pouvoir d'anéantir et de créer. (**Autobiographie.**)

L'homme est un *jouisseur* tout autant qu'un destructeur et un créateur ; et nous arrivons à un temps où, plus que jamais auparavant, l'humanité a besoin de retomber dans la contemplation. Les plus héroïques appels lancés en l'honneur des plus nobles causes ne pourront changer l'indomptable « Moi » faustien, le vieux « Moi » homérique et biblique en un rouage à tout jamais inséré dans la machine impersonnelle. Cette dépersonnalisation, cet amenuisement des pulsations vitales, des fibres vitales, de l'activité vitale des sens et de l'imagination ont été accomplis en Amérique où rien ne met un frein au capitalisme. « Un individualisme à tous crins », telle est l'expression passe-partout qui prétend exprimer cet état de choses meurtrier. Les gens ont acquis cet individualisme prétendu (à un œil averti ce « à tous crins » prend de répugnants airs *moutonniers*) en endurcissant leurs cœurs contre tout ce qui peut être qualifié dans la vie de poétique ou de philosophique. Notre pauvre nature

humaine n'a jamais été soumise à des conditions aussi hostiles à tout ce qui stimule le sentiment poétique qu'il ne lui arrive de l'être aujourd'hui en Amérique. (*Autobiographie.*)

Dans cette maison et dans ce jardin situé en contrebas du haut talus où courait la ligne du chemin de fer, il me semblait avoir trouvé dans le domaine du non-humain, les éléments d'une extase semblable à celle que me procurait ma quête acharnée de fanatique anonyme. Je me voyais adorant la Lune et le Soleil du fond de ce jardin clos. Je me voyais sortir de la maison en été, puis y rentrer en rapportant l'impression dégagée par les feuilles, par l'herbe, par le terreau. [...] En arpentant cette pelouse, en entrant par ses portes-fenêtres, je sentais que, sous l'agitation extérieure de ces mouvements, mon âme éprouvait un plaisir extraordinaire, sexuel et pourtant non sexuel, un plaisir qui avait quelque chose à voir avec les femmes et pourtant n'avait rien à voir avec les femmes. Et je me demandais et redemandais combien de temps je vivrais dans cette maison, comment j'arriverais à savoir de quelle façon y soufflaient les vents et à quels endroits exactement le soleil et la lune apparaîtraient et disparaîtraient, au cours des saisons, dans ce jardin. (*Autobiographie.*)

Il me suffit de parcourir la lande jusqu'à un lieu que je connais bien et où je suis presque sûr de ne rencontrer âme qui vive. Et je ne découvre pas seulement les secrets de l'humilité. Le mystère de la relation obscure et fluctuante qui unit l'homme à la nature s'éclaircit peu à peu dans mon esprit quand je bute sur des pierres d'un parc à moutons abandonné construit sans mortier, qui se dissimule derrière des réseaux inextricables d'ajoncs, de camarines noires et de fougères, ou derrière des marécages bordés de lichens rouges et d'herbes étranges qui ressemblent peut-être à ce qu'en botanique on appelle des potamogètes [...] C'est alors que je m'emploie à « isoler » les profonds mystères du monde inanimé qui procurent des joies ineffables telles que les évoquait Wordsworth essayant de décrire ce qu'il avait ressenti dans sa jeunesse devant des paysages pareils à celui-ci. (*Ma philosophie à ce jour ; telle que me l'inspire ma vie au Pays de Galles.*)

Supposons que je sois cloué sur mon lit dans une de ces petites maisons toutes semblables, noircies par la fumée, quelque part entre Birmingham et Wolverhampton, et que j'aie seulement de pâles souvenirs de jeunesse, randonnées de vacances dans la région avec étape à l'auberge ou chez d'aimables logeuses. Je ne suis pas sûr que certaines des grandes vérités des Anciens sur lesquelles repose ma philosophie ne me permettraient pas, après tout, de m'en sortir. Peut-être, quand je verrais des gouttes de pluie sur ma vitre, ou la fumée de la maison d'en face, ou une branche de frêne portant encore très exactement onze feuilles, telle ou telle pensée célèbre d'Héraclite, de Pythagore, de Rabelais, de Goethe ou de Walt Whitman me tirerait d'affaire, transformant en un triomphe le combat qu'en « Cymrique obstiné » je mène pour me contraindre à jouir de la vie. (*Ibid.*)

